

GÉNÉRATION C ET ÉDUCATION

Les 12-24 ans: une classe à part ?



Mario Asselin est un ancien directeur d'école qui se dédie aujourd'hui entièrement à l'usage des technologies de l'information dans le secteur de l'éducation. Il tient également un blogue sur cette question: Mario tout de go (<http://carnets.opossum.ca/mario>).

Par Liette D'Amours

En tant que grands utilisateurs d'Internet et de technologies, les jeunes qui ont entre 12 et 24 ans doivent-ils être classés dans une catégorie à part en matière d'éducation? Apprennent-ils de la même façon que leurs prédécesseurs? Et si non, les institutions qu'ils fréquentent sont-elles adaptées à leur réalité? Mario Asselin, directeur général d'Opossum, apprentissage et technologies, répond à nos questions.

CEFRIO: Les jeunes de la Génération C ont-ils des attentes différentes?

Mario Asselin: Ils veulent être connectés et pouvoir être joints en tout temps. Ils s'attendent à ce que la technologie fonctionne et qu'on leur permette de l'utiliser. Ils veulent aussi trouver sur Internet (gratuitement ou à très bas coûts) tout ce qu'ils cherchent: biens de consommation, musique et films, routines de jeux vidéo, etc. Ils ont beaucoup de mal à supporter les délais, car on les a habitués à obtenir très rapidement ce qu'ils désirent.

Compte tenu de ce profil, à quoi les établissements d'enseignement doivent-ils s'attendre ?

M. A.: L'élève d'aujourd'hui sait que la connaissance se trouve partout et qu'elle ne doit pas obligatoirement transiter par la tête d'un enseignant pour qu'il y accède. Il sait qu'il peut chercher et trouver de l'information, et qu'il lui est aussi possible de contre-vérifier ce qu'on lui dit. Ainsi, le professeur représente encore une grande source de connaissances, mais ce n'est pas la seule. La notion d'autorité passe de la contrainte – qui fonctionne de moins en moins – à l'argumentation, qui donne de meilleurs résultats si elle est valorisée en bas âge. Allergiques à beaucoup de choses, les jeunes d'aujourd'hui ont aussi tendance à se montrer rébarbatifs quand on ne leur propose qu'un seul plan de match. C'est comme s'ils savaient qu'il est normal que chacun n'apprenne pas les mêmes choses de la même façon et à la même vitesse !

Les établissements d'enseignement sont-ils adaptés à cette nouvelle réalité ?

M. A.: Plus ou moins. Précisons d'abord qu'au Québec, les classes sont généralement moins bien équipées sur le plan technologique que les foyers. De plus, les programmes par



compétences exigent que l'on porte beaucoup d'attention au processus plutôt qu'aux résultats, ce qui n'est pas encore « admis » dans les écoles ou au sein de la population. Les expériences de portfolio ou de portfolio numérique sont anecdotiques, ce qui n'est pas « normal ». Du point de vue « organisation du travail », plusieurs écoles ne réussissent pas à faire en sorte que les enseignants d'un même cycle puissent travailler ensemble. Résultat : la main droite ne sait souvent pas ce que la main gauche exige. Enfin, les politiques d'interdits (cellulaire, ordinateur portable, proxy, baladeur, clavardage, etc.) ne favorisent pas une éducation « responsable ». Trop souvent, les jeunes découvrent les pièges tout seuls, sans adultes pour les soutenir. Dans les écoles, sous prétexte que certains usages sont bannis, on fait comme s'ils n'existaient pas...

L'enquête Génération C : les TI dans le secteur de l'éducation

La très grande majorité des étudiants québécois utilisent l'ordinateur pour réaliser des travaux à l'extérieur des cours (91 %) et en classe (67 %).

L'utilisation systématique d'un ordinateur durant les heures de cours est plus répandue chez les étudiants du cégep (33 %) et de l'université (29 %) que parmi les élèves du secondaire (13 %). Ces derniers font davantage état d'une utilisation qui n'est possible que dans quelques cours (60 %).

90 % des étudiants utilisent Internet comme source d'information pour effectuer leurs travaux scolaires.

Seulement 35 % des jeunes Québécois estiment que la plupart des professeurs disposent des connaissances adéquates pour les accompagner dans leur apprentissage des technologies et 46 % sont plutôt d'avis que seulement quelques-uns de leurs professeurs sont en mesure de le faire. À cet égard, les garçons (21 %) et les grands utilisateurs d'Internet (22 %) sont plus nombreux à douter des capacités de leurs enseignants.

Les principaux sujets en lien avec Internet que les étudiants aimeraient approfondir à l'école sont les nouvelles applications – par exemple, un nouveau logiciel (39 %) –, la fiabilité des sources (36 %) et les outils de recherche (32 %). Un seul étudiant sur quatre (26 %) aimerait en apprendre davantage sur les dangers potentiels d'Internet (harcèlement en ligne, hameçonnage, etc.).

Source : Étude Génération C – CEFRIO 2009

Le recours aux TI donne-t-il vraiment des résultats supérieurs ?

M. A. : Tout dépend des résultats recherchés. Le philosophe et historien Michel Serres disait que les TI « nous condamnent à devenir plus intelligents ». Le temps qu'on ne perd plus à essayer de tout retenir par cœur, on l'a pour bien utiliser cet immense savoir. Les possibilités des TI sont infinies, mais leur simple apparition dans une école qui veut que tout continue à passer par la tête des enseignants ne changera rien, au contraire. Dans le mode magistral, le professeur a besoin de toute l'attention de ses étudiants. Les TI deviennent des concurrents, des mobilisateurs d'attention. Et ça ne marche pas toujours comme on veut... et on perd du temps... et les jeunes partent dans toutes les directions... Là où il y a de meilleurs résultats, il y a aussi une remise en question des stratégies pédagogiques et l'introduction de beaucoup de différenciation. Enfin, il faut aussi imaginer toutes les possibilités que procure le mode asynchrone (par rapport au mode synchrone).

Avant, ce n'était souvent qu'au moment où on était en présence physique les uns des autres qu'on travaillait ensemble. Maintenant, on peut enrichir à distance un même document, une même page Web. Quel bonheur et quelle valeur ajoutée !

Les garçons étant davantage portés sur les TI que les filles, ne serait-ce pas là une belle façon de lutter contre le décrochage ou d'aider les jeunes à raccrocher ?

M. A. : Assurément. Les garçons – et c'est encore pire chez les hommes – manquent de mots pour exprimer les choses. Les TI les rendent moins inhibés. Les jeunes se révèlent ainsi davantage. Même si ces effets portent parfois certains d'entre eux à exagérer, on doit profiter de cette absence de signaux non verbaux pour faire en sorte que les jeunes garçons s'expriment et s'affirment. Combien de fois ai-je entendu des garçons me dire « C'est comme si je n'étais pas interrompu ! » Enfin, il y a aussi quelque chose qui plaît aux garçons dans le fait de pouvoir constater tout de suite le résultat de ce qu'ils font¹.

Et que fait-on pour introduire les TI efficacement ?

M. A. : Il faut privilégier les moyens qui servent le mieux les apprentissages. Si c'est le téléphone qui fait le meilleur travail, c'est lui qu'il faut choisir. C'est le climat qui règne dans la classe et la motivation des élèves à apprendre qui doivent d'abord nous guider. Quand on exploite les TI de façon appropriée, on ne revient pas en arrière. À partir du moment où le monde de l'enseignement constatera que les technologies favorisent vraiment des apprentissages plus intégrés et servent mieux l'acquisition de connaissances et la construction des compétences, on ne se posera plus de questions. Internet permet aujourd'hui d'apprendre tout en devenant producteur de contenu. Ainsi, « l'apprenant 2.0 » est conscient du fait qu'il n'y a désormais plus « un temps pour apprendre » et « un autre pour gagner sa vie », et qu'en fait, tout peut lui permettre d'apprendre tout le temps... ■

¹ À ce sujet, voir les billets sur le blogue de Mario Asselin : http://carnets.opossum.ca/mario/archives/tags/reussite_differenciee_chez_les_filles_et_les_garcons/.